

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 23

Artikel: [Sur les aventures de M. Guinnard]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

taillis, où je devais trouver les fruits du chèvrefeuille de Toscane, une plante rarissime à l'état sauvage... mais que vous importe ! Et d'ailleurs j'ai promis de ne pas vous ennuyer. Ah ! mais pourtant vous me permettez de citer encore là vigne sauvage qu'on trouve abondamment dans cette contrée. Figurez-vous une foule de buissons plus enguirlandés encore que les maisons de Saxey ou de Mazembroz, et du sommet desquels le pampre retombe en gerbes, faute d'appui. Et ce n'est point une végétation stérile, j'ai cueilli là du raisin blanc et du rouge en abondance. Il est plus petit que le raisin cultivé, mais il est fort mangeable quand il a bien mûri. En revanche, ses graines m'ont paru sensiblement plus grosses ; le fait est très naturel ; la plante à l'état sauvage ne végète que pour produire des graines, et procurer la reproduction du végétal, tandis que la culture développe surtout la pulpe et tend à amoindrir les graines ou pepins. On peut même affirmer que la culture, par le fait qu'elle reproduit toujours la vigne par boutures ou marcottage (*chapons et provignures*), doit diminuer sensiblement dans la plante la faculté de reproduction naturelle par les graines.

A Saillon, où j'arrivai vers trois heures, je m'arrêtai chez le président de la commune, qui vend du vin et donne à manger. Si le président n'ouvrait pas sa porte aux rares piétons qui traversent le village, on pourrait encore aller à la cure ; du moins dans la plupart des villages écartés, où il n'y a pas d'auberge, c'est à la cure qu'on entre et qu'on est reçu. Et l'on est toujours mieux à la cure, surtout quand les curés sont aimables et causent volontiers, ce qui arrive le plus souvent. A vrai dire, je serais bien entré chez le curé de Saillon, mais je le vis se promener sur sa terrasse, si grave, si méditatif, les yeux sur son bréviaire, que je ne voulus pas troubler sa méditation. Au-delà de Saillon, je recommence à voir des mulets bâtés, des chars-à-bancs et des piétons en grand nombre ; plus, de petites vaches valaisannes, des cochons, des chèvres et des moutons : il y a eu foire à Sion dans la journée. Quelques piétons sont fort gais et vident leur sac aux chansons ; deux au trois festonnent et gesticulent, en tenant des discours où les idées me paraissent peu coordonnées : je me retrouve au bon pays de Vaud.

A demain Sion et le retour par Saxon.

L. FAVRAT.

Nos lecteurs ont peut-être entendu parler de l'histoire émouvante de ce jeune Français qui accomplit, bien malgré lui, un grand voyage à travers les Pampas de l'Amérique du sud, et qui, après une cruelle captivité, parvint presque miraculeusement à recouvrer la liberté. Ce jeune Français, dont les aventures ont fait sensation il y a environ dix-huit mois, est aujourd'hui paisiblement installé dans une administration publique,

et ne songe guère à entreprendre de périlleuses explorations ; mais, ne voulant pas que ses souvenirs fussent un jour effacés par le temps, il les a consignés dans un attrayant volume, intitulé : *Trois ans de captivité chez les Patagons*. Voici le sommaire des aventures saisissantes de l'auteur, M. Guinnard :

Il y a neuf ans, M. Guinnard aspirait, comme tant d'autres, à une rapide fortune ; il crut que l'Amérique était encore la terre de l'éternelle prospérité commerciale ; il réunit quelques capitaux et y débarque en 1856. Peu satisfait des ressources de Montevideo, il pense être plus heureux à Rosario et s'y dirige. Il se perd en chemin : au lieu d'aller au nord, il marche vers le sud ; et, après une suite de souffrances et d'incidents qu'il serait trop long d'énumérer, il tombe entre les mains des Poyuches. Un jeune Italien qui l'accompagnait est frappé de mort ; quant à lui, blessé et presque mourant, il est jeté sur le dos d'un cheval et exposé au milieu du camp ennemi, comme une sorte de jouet, aux récréations brutales des indigènes. C'est ainsi qu'il fut initié aux mystères de la vie de cette curieuse race patagonne. Prisonnier de tribus diverses, il erre, de campement en campement, à travers les Pampas, et dans cette vie vagabonde, il n'a jamais qu'une pensée, celle de saisir l'occasion de recouvrer sa liberté. Mais ses maîtres ne le perdaient pas de vue ; la nuit, même, il était l'objet d'une surveillance active. L'heure de la fuite sonne pourtant un jour : les indigènes oublient, dans une nuit d'orgie, qu'ils ont un esclave qui ne cherche qu'à fuir ; ils s'abandonnent à l'ivresse. Pendant ce temps, M. Guinnard monte sur un cheval, parvient à s'échapper, et arrive, après des fatigues inouïes, à Mendoza, puis à Santiago.

Les récits de l'auteur sont les plus dramatiques ; son livre renferme en outre une foule de détails qui n'ont été relatés par aucun voyageur, et qui paraîtront aussi curieux aux savants qu'aux gens du monde.

Voici, par exemple, la description de l'une des fêtes les plus caractéristiques des Poyuches, celle du percement des oreilles ; elle fait époque dans leur vie, comme le baptême chez les chrétiens.

Cette cérémonie a lieu comme il suit : le père donne à son enfant un cheval brun-rouge que l'on renverse sur le sol, les pieds fortement liés. L'enfant est couché sur le dos de celui qui deviendra bientôt son compagnon de chasse et de combat. On prend soin de tourner sa petite tête du côté de l'occident. Un cacique, armé d'un os d'autruche très pointu, lui perce alors gravement les oreilles pendant qu'une troupe de femmes chantent des hymnes et implorent la protection de Dieu. Le même cacique fait ensuite, à chaque assistant, une incision. Le sang qui sort de la blessure est offert à *Houacououou*, le dieu-directeur des esprits malfaisants.

Cette cérémonie religieuse terminée, une jument grasse est abattue et offerte à l'assemblée. Les os des côtes sont présentées aux plus proches et aux intimes :

ce cadeau oblige; en l'acceptant, on est redevable d'une donation quelconque. Ainsi l'exige l'étiquette palagonne.

Le papier japonais.

De tous les peuples de la terre, celui qui peut-être fait du papier les emplois les plus divers est le peuple japonais. Il y a au Japon des imitations de cuirs maroquin en papier d'une perfection telle, qu'il est presque impossible de distinguer l'un de l'autre.

A l'aide de vernis de laque et de peintures adroitement façonnées, le papier, dans les mains japonaises, fait de belles et solides boîtes, des caisses à tabac, des boîtes à cigares, des selles, des tubes de télescopes, etc., même des vêtements aussi souples que l'étoffe du meilleur mackintosh.

Les Japonais ne se servent ni de mouchoirs de soie ni de mouchoirs de coton, mais bien de mouchoirs faits avec du papier; leurs serviettes, leurs torchons, tout est en papier. Selon l'usage auquel il est destiné, le papier est doux, mince, dur, épais, flexible, raide, d'une couleur jaunâtre, et toujours d'un bon marché sans exemple.

Les cloisons intérieures d'une immense quantité de maisons japonaises, tant épaisses soient-elles, sont en papier; la peinture leur donne toujours l'air d'écrans; les fenêtres sont garnies de transparents de tous genres faits en papier. Le papier entre dans la fabrication de presque toutes choses dans une maison japonaise. Qu'un marchand ait un paquet à attacher, il prend une bande de papier, la roule vivement dans ses mains, et en fait une espèce de corde presque aussi solide que notre ficelle de coton.

En résumé, le Japon ne pourrait exister sans papier, et, comme trait de mœurs caractéristique, l'importance que ce peuple attache au papier est si grande, qu'une mère ne mariera pas sa fille sans stipuler que le mari sera tenu de fournir à sa femme telle quantité de papier estimée nécessaire aux besoins de la vie.

Une ascension de montagne.

S'il prenait un jour fantaisie à la nature de passer son rouleau sur le dos de notre Suisse, et d'en faire une plaine aussi horizontale et aussi triste que la Russie, par exemple, je me demande ce que nous deviendrions, nous autres gens à vacances qui, à peine venues les belles semaines de juillet et d'août, prenons notre vol vers les Alpes, à la recherche des scènes sublimes, des fortes émotions et de ces mille et une petites aventures qui donnent tant de charmes aux souvenirs que nous conservons de ces voyages. Assurément nous serions bien malheureux; nous, c'est-à-dire tous ceux qui, comme vous et moi, ont l'humeur vagabonde, la passion de gravir les cimes, de côtoyer les précipices, tous ceux à qui procure de vives et pures jouissances la vue des beautés sans nombre de nos montagnes.

Je sais qu'il est beaucoup de personnes dans l'âme desquelles on chercherait vainement quelque vestige de ces sentiments, de ce besoin de jouissances, qui poussent tant de voyageurs à par-

courir les Alpes, beaucoup qui ne comprennent pas et qui se font gloire de ne pas comprendre ce que l'on va chercher au sommet du Righi, au Pilate, à Zermatt, etc. Ceux-là, je les plains. Un habitant d'un village du pied de la dent de Jaman, homme instruit du reste, surtout dans l'art de faire valoir son argent, se vantait un jour devant moi de n'avoir jamais gravi Jaman. Ma foi, disait-il, je vous avoue que je n'ai jamais été assez fou pour m'éreinter à grimper là-haut; et pour y voir quoi? — Vous êtes pourtant heureux, j'en suis sûr, d'habiter une si belle contrée, de jouir d'une vue si belle sur notre Léman, sans même être obligé de sortir de chez vous? — Oui, c'est beau; on le dit, je le crois; mais, je vous le demande, au lieu de toute cette eau, s'il y avait là une chaude vallée couverte de vignes, cela ne vaudrait-il pas mieux!

A cet homme, je ne répondis rien. Il lui manquait un sens et je ne pouvais le lui donner.

Voilà, cher lecteur, les pensées auxquelles je m'abandonnais, un soir de juillet, il y a deux ans, pendant que le chemin de fer me transportait de Bienne à Thoun, auprès de deux amis avec lesquels je devais faire une excursion dans l'Oberland.

Ces amis, je les avais connus en Prusse, où, l'année précédente, nous avions suivi ensemble les cours de l'université de B. Là, tourmenté par le mal du pays, bien souvent en nos promenades dans cette immense plaine de sable qui entoure la ville, j'avais calmé un peu mes souffrances en parlant, à mes amis, de ma patrie, de ses beaux lacs aux eaux bleues, de ses montagnes, de ses neiges et de ses glaciers. Mes paroles leur avaient inspiré un grand désir de voir la Suisse, et un an après mon retour au pays, ils venaient d'arriver à Thoun où une dépêche inattendue m'avait invité à les rejoindre.

De mes deux compagnons de voyage, l'un Wilhelm de Saint-André, descendait d'une de ces nombreuses familles de protestants français qui trouvèrent un refuge dans l'électorat de Brandebourg, après la révocation de l'édit de Nantes. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, de taille élancée blond et rosé comme un Scandinave (sa mère était Suédoise), et aux traits délicats; de ses grands yeux bleus s'échappait un regard doux et rêveur. Le second, Carl Bernstorff, fils d'un banquier de B., était un peu plus âgé que Wilhelm et formait d'ailleurs avec lui un frappant contraste, par sa forte carrure, ses traits un peu massifs, ses yeux bruns et perçants. L'un et l'autre m'étaient devenus chers par les nombreuses qualités de leur caractère et de leur esprit.

Nous passâmes la soirée à élaborer un plan de voyage, et, sur mon avis, il fut décidé que le lendemain à huit heures nous prendrions le bateau à vapeur jusqu'à Neuhaus, pour visiter ensuite Interlaken, le Giessbach, Lauterbrunnen, le Staubbach, la Wengernalp, la Scheidegg, le Grimsel, la Furka, la vallée de la Reuss, le Righi et Zurich. Nous avions une quinzaine de jours à consacrer à nos excursions.

Le lendemain à huit heures et demie, nous voguions, en route pour Neuhaus. Le pont du bateau était encombré de voyageurs de toutes les variétés, de toutes les classes et de tous les pays. Aux secondes places dominait l'élément indigène. Aux premières, à certains caractères particuliers, on reconnaissait facilement des Français, des Allemands, des Russes et surtout des Anglais. C'est là que nous nous réfugiâmes. Je laisse mes amis admirer tout à leur aise la belle contrée qu'ils voient pour la première fois, et vais m'asseoir tout à l'arrière du bateau, près de la roue du gouvernail, plus disposé à étudier les physionomies de quelques voyageurs qu'à contempler les beautés de la nature. Je ne tardai pas à remarquer que, si les regards de St-André étaient fixés tantôt sur les flots légèrement émus du lac, tantôt sur les montagnes voisines ou sur les neiges éternelles des hautes Alpes, de temps en temps ils se portaient dans une direction où n'étaient ni flots, ni montagnes. Tout près de la cheminée se tenait un Anglais, qui, debout et son Guide-Murray à la main, était occupé à trouver les noms des nombreux sommets qui nous entouraient. A ses côtés, je pouvais distinguer le profil d'une jeune fille assise;